

mojen desquels il représente les lettres de la dépêche qu'il veut envoyer. Quatre-vingt-deux lettres par minute ont été ainsi transmises et imprimées devant la commission, c'est le double de ce qu'on obtient au moyen d'un seul fil, avec l'appareil de l'administration. Il est d'ailleurs remarquable que dans ce dispositif une erreur commise dans la transmission d'une lettre n'en entraîne aucune dans celle des lettres suivantes. L'exactitude de chaque signal est complètement indépendante de l'exactitude du signal précédent. Ajoutons que l'original de l'impression ainsi obtenue peut être conservé, contrôlé à toute époque; qu'on ne dépend plus de la fidélité d'une lecture rapide, faite par un employé, au moment de l'apparition de signes fugitifs; c'est assurément un grand avantage que l'administration doit rechercher.

La commission ne s'est point bornée à faire une expérience de cabinet sur le télégraphe de M. Dujardin. Elle a voulu l'essayer sur la ligne de Paris à Lille. Dans ce but, les deux fils de la ligne télégraphique ont été mis en communication à Lille, en sorte que le courant électrique, parti de Paris, y revenait après avoir passé par Lille. Les appareils de M. Dujardin, placés aux deux extrémités de l'immense circuit, ont parfaitement supporté cette rude épreuve. La vitesse de la transmission a toujours été de quatre-vingt-deux lettres à la minute.

Il y a loin de ces résultats à ceux de la télégraphie aérienne, dont les dépêches étaient sans cesse menacées d'être interrompues, soit par le brouillard, soit par la nuit, et qui, dans tous les cas, ne pouvait parvenir qu'à une bien moindre rapidité. En effet, lorsque le télégraphe de Paris envoyait un signal, il fallait un certain temps au stationnaire voisin pour en prendre une connaissance certaine et le reproduire sur son appareil. De là un retard qui, s'accumulant à chaque station, s'opposait à ce qu'une dépêche d'un nombre fort limité de mots pût parvenir à l'autre extrémité de la France, sinon en un intervalle de temps assez long. Mais des progrès aussi merveilleux ne doivent pas nous faire méconnaître les services rendus par le premier inventeur de la télégraphie, et que M. Leverrier n'avait garde d'oublier dans son rapport.

C'est le 22 mars 1792 que Chappe, neveu du célèbre abbé de ce nom, et qui fut lui-même pendant longtemps directeur du télégraphe de Lille, obtint d'être introduit à la barre de l'Assemblée législative pour lui faire hommage d'une découverte, dont l'objet était de communiquer rapidement, à de grandes distances, tout ce qui peut faire le sujet d'une correspondance. Il assurait que la vitesse de cette correspondance serait telle, que le Corps législatif pourrait faire parvenir ses ordres à nos frontières et en recevoir la réponse pendant la durée d'une même séance. Cette communication fut soumise à une étude approfondie et, après des essais décisifs, la Convention décora Chappe du titre d'ingénieur télégraphe, et décida la création de la ligne de Lille.

Cette ligne fut achevée vers la fin de 1794, et débuta par l'annonce d'une victoire. Le 30 novembre 1794, Carnot lut à la Convention une missive laconique, arrivée par le télégraphe, et ainsi conçue: « Condé être rendu à la République. Reddition avoir eu lieu ce matin à six heures. » La Convention décréta que l'armée du Nord continuait à bien mériter de la patrie, et que ce décret lui serait porté par le télégraphe. Avant la fin de la séance, la Convention apprenait que ses ordres étaient exécutés, que son décret était arrivé à Lille, et que le reçu en était arrivé à Paris. Qu'on se reporte au temps où l'on n'était point accoutumé aux merveilles de la télégraphie, et l'on comprendra l'enthousiasme que cette scène produisit au sein de l'Assemblée.

tion. Cinquante ans après, cette même ligne de Lille devait disparaître la première devant la télégraphie électrique.

J. VAVASSEUR.

Un musicien, ancien journaliste qui s'est fait un nom recommandable dans la presse périodique et littéraire, M. Charles Soullier, l'ami et le compatriote de M. Castil-Blaze dont on connaît les savants et utiles travaux, s'est donné pour mission de propager dans le monde musicien les principaux ouvrages de ce fécond et spirituel écrivain entr'autres une messe arrangée par ce célèbre auteur sur les plus beaux morceaux tirés des opéras de l'illustre Maestro Rossini. L'exécution de cette œuvre remarquable vient d'être simplifiée grâce au travail de M. Charles Soullier. Il a arrangé la susdite messe de Rossini, pour voix d'hommes seulement.

Voici un petit article écrit par M. Charles Soullier et que nous n'hésitons pas à reproduire dans une occasion aussi opportune quoiqu'il ait déjà été inséré dans plusieurs journaux français et qu'il ait même obtenu l'honneur de la traduction.

J. REBOUX.

« Par une des belles mais trop rares journées de cette partie de l'année que jadis, à Paris même, on eût appelée printemps, mais qu'il faudra sans doute rayer du vocabulaire français, se promenait, il y a environ six mois (le 14 mars 1856), sur le boulevard des Italiens, un gros personnage, encore jeune d'esprit et de verve satirique, quoique plus de quatorze lustres aient déjà fait grisonner sa barbe jadis blonde. Il portait son feutre castillan sous le bras et chemina tout pensif en rêvant aux tristes vicissitudes de la prosodie musicale en France, lorsqu'un homme non moins remarquable que lui par son obésité, l'aborda soudainement en lui frappant sur l'épaule :

— Holà! hein! vous filez bien fièrement, vous, mon vieux!

— Ah! c'est vous, signor maestro illustrissimo, excusez-moi: je suis myope.

— Eh bien, donnez-moi le bras et promenez nos cent quarante printemps l'un portant l'autre, au milieu de ces boursiers de l'Opéra; mais, afin que nous cheminions parmi eux incognito et qu'on nous prenne pour deux agioteurs de profession, marchons *adagio* et parlons *sotto voce*. Voyons, dites-moi... vous qui faites toujours encore quelque chose, que faites-vous dans ce moment?

— Ce que je fais... moi? Oh! vous voulez me flatter aujourd'hui, signor maestro! Je ne fais pas, moi; mais je fais peut-être mieux, car je fais tout le contraire, je défais, je reconstruis, je transfigure, je transforme, je transpose, je transvase, je...

Et il allait continuer, lorsque la foule, devenue plus compacte, des joueurs les poussa du boulevard de Gand jusque dans la rue Lepelletier.

Aux préliminaires de cette conversation, vous avez, lecteur, sans doute déjà deviné que le premier des deux interlocuteurs était Castil-Blaze, et le second l'illustre auteur de *Guillaume-Tell*.

— Vous me demandez ce que je fais? reprit le grand arrangeur musicien.

— Oui, je vous le demande.

— Eh bien, je fais... ou plutôt je viens de faire...

— Dites, que venez-vous de faire?

— Une messe de Rossini.

— Toujours caustique et facétieux! vous n'en démordrez donc jamais!

— Et n'allez pas croire, *maestrissimo*, que ce soit là chose facile! Essayez plutôt...

Parodier un air est déjà assez mal aisé, bien

qu'il soit permis de tourner à *piacere* les paroles nouvelles que l'on ajoute à la musique donnée; mais adapter le texte immuable de la messe à des mélodies qu'il faut conserver dans toute leur pureté, maintenir un parfait accord de sentiment, de couleur, d'expression entre les éléments épars que vous réunissez; maintenir cet accord au point de faire croire que ces chants déparés ont été composés pour leurs paroles nouvelles: *hoc opus, hic labor est*. C'est ainsi que Gluck arrangea ses opéras français.

Mais enfin, n'importe, cette difficulté, moi, je l'ai vaincue, et *ma... votre messe est terminée*. Bien plus, elle n'est pas encore entièrement gravée, et on la répète déjà dans plusieurs pays d'alentour.

— Et où comptez-vous la faire exécuter en premier lieu?

— J'ai songé aux villes du Nord, très-bien dotées en sociétés chorales et pour la plus part renommées dans le monde chrétien par leurs superbes basiliques, telles que Amiens, Cambrai, Arras, Saint-Quentin, Valenciennes, Tourcoing et Lille enfin, principal hut du voyage de mon lieutenant musicien, Charles Soullier, qui va partir au premier jour.

Après avoir recruté dans toutes ces villes de nombreux partisans, nous marcherons à la tête d'une armée chantante formidable, disposée à faire feu de toutes nos batteries contre les enroutés que nous allons cette fois éclipser pour jamais.

— Parbleu, mon cher, vous êtes l'homme aux grandes entreprises de musique. Mais revenons à notre messe.

Et les voilà, l'un (Rossini) interpellant en latin; l'autre (Castil-Blaze) répondant en italien.

— Voyons, dit le premier, par quoi-avez-vous pu représenter le *Credo*? *Credo in unum Deum...*

— *Ecco ridente in cielo*.

C'est en chœur au moins que vous l'avez traité?

— Sans doute, n'était-ce pas sa forme primitive dans *Aureliano in Palmira*.

— Bravo! parfait, je ne me doutais pas d'avoir fait un *Credo* si majestueux et si prosodé.

— *Le Kyrie*?

— *Santo imen!* cheux religieux d'*Otello*.

— *Christe eleison*?

— Quintette en canon de *Mosé*.

— *Incarnatus*?

— Prière de *Ninetta*.

— *Crucifixus*?

— Chœur des ténors de *Mosé*.

— Passons du solennel, du triste au gai. *Cum sancto Spiritu et vitam venturi seculi*? c'est là que les maîtres placent leurs fugues pleines de vivacité, quelquefois de brillante folie.

— Je me suis emparé des strettas animées des quintetti de *Cenerentola*, et du final de *Semiramide*.

— Bien trouvé!

— Permettez que je vous soumette le manuscrit de votre messe.

— Non pas; je la verrai quand elle sera gravée, imprimée. C'est un vrai tour de force heureusement accompli; je vous réponds du succès. Peut être vous fallait-il encore celui-là.

La conversation s'était tellement ainsi animée, que Castil-Blaze, sans s'en douter, avait passé insensiblement du *sotto-voce* au *mezzo forte*, du *mezzo forte* au *forte-piano* et du *forte-piano* au *fortissimo*, et si bien que tous les *farniente*, tous les *lions* et tous les *badauds* du boulevard de Gand s'étaient attroupés autour d'eux, en se disant: « Qu'est-ce que c'est? »

— Ce sont, disait celui-ci, deux joueurs dégoûtés qui chantent leur *De Profundis*.

— Ce sont deux actionnaires de M. Mirès, disait celui-là.

— C'est, disait l'autre, un fou et un voleur

que l'on vient d'appréhender au corps sous le péristyle de la Bourse, et que l'on va traduire l'un à Charenton, l'autre à la Conciergerie.

— C'est... c'est... c'est...

Enfin, je ne sais pas ce qu'on n'aurait pas dit encore, si l'un des deux promeneurs, celui qui a peur des attroupements et des chemins de fer, n'eût enfin harangué la foule toujours croissante :

— Eh! *Signori Franchesi*, leur dit-il, ne faites pas sur nous de mauvaises traductions! L'Etat n'est pas en danger, soyez bien tranquilles! Je suis, moi, ce stupide musicien qui ne sait plus rien faire; je ne compte plus. Mais ce vénérable patriarche, est Castil-Blaze, respectez-le! C'est lui qui m'a traduit en français, en provençal, en latin, et m'a fait prendre possession d'un empire nouveau. Ce n'est pas tout; le gaillard veut maintenant me conduire en paradis. Je m'en alarme peu, car je présume qu'il n'est pas lui-même très-pressé de se mettre en route. Retirez-vous donc, laissez-le passer son chemin, et si, en retour du bon office, vous ne recevez rien de moi, vous voudrez bien du moins accepter de lui une *Messe de Rossini*!...

Charles SOULLIER.

CAISSE D'ÉPARGNE DE ROUBAIX.

Séance du 5 octobre 1856.

Sommes versées par 54 déposants, dont 9 nouveaux. fr. 6,549 »
11 demandes en remb.^{tes} effectués. 1,217 15
Les opérations du mois d'octobre sont suivies par MM. Ernoul-Bayart et Louis Wattine, administrateurs.

Nouvelles & Faits divers.

— On fait en ce moment sur plusieurs de nos chemins de fer des essais tendant à substituer la houille au coke, qui alimente exclusivement jusqu'ici les machines locomotives.

— On assure que le chemin de fer d'Audenaerde à Gand sera mis en exploitation vers le 15 de ce mois.

— Plusieurs locomotives ont fait la traversée du chemin de fer de Maëstricht à Hasselt. La nouvelle voie ferrée est entièrement achevée, mais n'est pas encore livrée à la circulation.

— La livraison du 25 septembre du *Correspondant* s'ouvre par un article de P. Lacordaire sur le dernier ouvrage du prince Albert de Broglie: *L'Eglise et l'empire romain au quatrième siècle*.

— On écrit du Havre, le 1^{er} octobre: Aujourd'hui, à la marée, plus de soixante navires de toute sorte, vapeur, trois-mâts, bricks, goélettes, ont pris le large par un temps magnifique, en présence d'une foule énorme de curieux attirés sur les jetées par ce spectacle, inusité depuis quelque temps.

— Vendredi soir, M. G..., sa dame, son fils et sa cuisinière, furent pris de vives douleurs d'entrailles après avoir, les jours précédents, souffert de maux d'estomac. Un médecin fut appelé; il soupçonna aussitôt un empoisonnement, et se rendit à la cuisine, afin d'en rechercher les causes. En y entrant, un coup de vent éteignit la lumière; ce fut un hasard heureux, car l'obscurité permit au docteur d'observer des lueurs phosphorescentes dont il voulut se rendre comp-

rait sur le plus ou le moins de tension qu'il devait donner aux muscles de son visage et sur le nombre et la valeur des mots qu'il devait prononcer, le mexicain tout entier au plaisir de revoir le père de Céline, remarquait à peine l'incertitude de son accueil ou ne l'attribuait qu'au trouble qui remplissait encore tous les esprits.

— Cette rencontre est pour moi d'un heureux augure, lui dit-il; j'accourais pour vous voir et ne l'espérais pas si tôt, car je vous croyais encore en France. Votre famille n'est sûrement pas éloignée d'ici?

— Je vois, mon ami, lui dit le vicomte cédant à l'impulsion de son cœur, je vois que vous ignorez le malheur qui vient de me frapper.

— Quel malheur? parlez, de grâce, vous me faites frémir.

— J'ai perdu mon épouse: la compagne de quarante-cinq années de ma vie, pendant lesquelles elle ne m'avait pas quitté un seul instant; et moi je n'étais pas là pour fermer ses yeux!

Le vicomte ne put retenir ses larmes à ce triste souvenir et Télasco s'empressa de le conduire à son appartement pour éviter les regards curieux des personnes qui allaient et venaient dans la cour.

Là, monsieur de Bellancourt informa le Mexicain de tout ce qui s'était passé après son départ; comment il s'était trouvé de nouveau entraîné dans le tourbillon des affaires publiques; de quelle manière il avait été envoyé en Allemagne d'où il était sur le point de revenir lorsqu'il avait reçu la nouvelle de la mort de sa femme. Il regretta doublement son absence par l'incertitude où il se trouvait sur le sort de sa petite-fille, qui était, il est vrai, sous la protection de son oncle, mais dont il gémissait

de se trouver éloigné dans un moment aussi critique.

Télasco partageant encore plus vivement l'inquiétude du vicomte, crut cependant ne pas devoir différer davantage de lui communiquer les papiers importants dont il était porteur et qui renfermaient outre le consentement de son père, des preuves irrécusables que sa naissance et sa fortune étaient plus que suffisantes pour aspirer à la main de mademoiselle de Bellancourt.

— Voilà en effet des titres qui paraissent bien en règle dit le vicomte après avoir jeté les yeux sur le papier; mais, mon jeune ami, nous ne sommes ni l'un ni l'autre dans une situation d'esprit convenable pour traiter cette grande affaire et je crois que le plus pressé en ce moment est de retrouver ma chère fille, nous pourrions après nous occuper de fixer son sort et le votre.

Le Mexicain n'avait aucune objection à faire et l'on décida de partir dès le lendemain en suivant la route ouverte par les armées alliées.

CHAPITRE XL.

WATERLOO.

— Jean! cria le vicomte dès qu'il fit jour, va t'informer si les nouvelles de la bataille ne sont pas changées depuis hier.

— Changées! Monsieur; cela ne se peut pas.

— Ce ne serait pas la première fois qu'au moment où un parti chante victoire, l'autre la gagne réellement. Il ne faut pas nous exposer à nous trouver entre deux feux; ainsi va t'assurer de ce que l'on sait de positif aujourd'hui.

Pendant que Jean allait à la quête des nouvelles, son maître s'habillait en réfléchissant

sur l'importance des événements qui venaient de se décider. — *Je l'avais bien prévu*, se disait-il... Mais voilà Jean qui revient, sachons ce qu'il a pu apprendre.

— Ah! Monsieur! quelle triste chose à voir! la ville est remplie de prisonniers et de blessés. On ne rencontre que des voitures où nos pauvres Français sont entassés les uns sur les autres, et tout couverts de sang. La plupart n'ont pas encore été pansés et sont presque nus. Ça m'a fendu le cœur. Heureusement que j'ai vu beaucoup d'habitants et même de belles dames accourir sur leur passage pour leur donner du vin, du bouillon, de l'argent et des habits. J'avais encore sur moi quelques florins; ma foi! ils y ont passé aussi, si j'en avais eu davantage, j'aurais été la même chose.

Le vicomte, quoique bon et sensible, aurait voulu ne pas se laisser appitoyer sur le sort de gens qui avaient suivi l'étendard de la révolte; mais il ne put résister à la voix de l'humanité qui parlait à son cœur aussi haut que celle de la politique, et, tirant de sa poche un rouleau de louis, il dit à son valet: Prends cet or, tu en feras ce que tu voudras, je le mets à la disposition de ton bon cœur; mais surtout ne dis à personne que c'est moi qui te l'ai donné.

Jean comprenait parfaitement le scrupule de son maître et se disposait à courir porter ce nouveau secours à ses malheureux compatriotes, lorsque monsieur de Bellancourt le rappela: Etourdi, lui dit-il, tu ne m'as rien dit de la bataille. Peut-on maintenant s'avancer sans danger?

— D'après ce qu'on m'a dit, répondit le vieux domestique, le gros de l'armée est déjà loin d'ici; mais il reste encore sur le champ de bataille plusieurs petits corps détachés qui ne veu-

lent pas se rendre et aiment mieux se laisser tuer les uns après les autres.

— *Je l'avais encore prévu!* s'écria le vicomte, qu'il n'était pas temps de se mettre en route. Ces jeunes gens ont une impatience! Si on les croyait, on irait se mettre à la bouche d'un canon. Va, mon ami, va et informe moi sur le champ de tout ce que tu pourras apprendre d'important.

Jean ne se fit pas prier pour retourner où son cœur l'appelait, et, pendant ce temps, le vicomte, après avoir achevé sa toilette, se fit servir à déjeuner. Il était neuf heures et le Mexicain n'avait pas paru. Que fait à présent cet étourdi? disait monsieur de Bellancourt en soufflant dans son chocolat; il ne peut être parti sans moi; il n'est pas probable non plus qu'il soit couché à cette heure; on sait que les amoureux ne dorment guère. L'enverrai-je chercher? non, cela ne convient pas; il viendra quand cela lui fera plaisir; quant à moi je ne suis pas pressé.

Après s'être ainsi tranquillement sur tous les points, le vicomte attendit patiemment le retour de son valet. Celui-ci revint enfin et lui annonça que l'on disait la route libre.

R. DE MERCIIGNY.

(La suite au prochain numéro).